



DÉCOUVRIR

Coutumier des zones tropicales, l'écrivain **Caryl Férey** s'est cette fois immergé dans le cité minière semi-fermée de Norilsk, en Sibérie. Des jours passés dans cet ancien goulag et auprès de ses habitants, il a d'abord tiré un récit de voyage. Puis un polar choral affûté, «Lëd». Rencontre.

«NORILSK A UN CÔTÉ “BLADE RUNNER” SOVIÉTIQUE»

C'est peu dire qu'avec ses températures glaciales et sa pollution, Norilsk n'est pas la destination rêvée pour un voyage. C'est pourtant là que Caryl Férey a situé son nouveau roman, un polar qui débute par la découverte du corps congelé d'un chasseur de rennes dans l'atmosphère anxieuse d'une ville minière.

LITTÉRATURE Pourquoi vous êtes-vous intéressé à la Sibérie et à Norilsk ?

Ce sont les hasards de la vie. Deux copines éditrices de chez Paulsen m'ont proposé de faire un récit de voyage à Norilsk, qu'elles m'ont présentée comme la ville la plus pourrie et la plus polluée au monde. Comme j'avais fait un « Petit Éloge de l'excès » chez Gallimard, elles m'ont pris à mon propre jeu. J'avais forcément envie d'y aller. Le fait qu'il s'agisse d'une ville industrielle semi-fermée, sans étranger, où même les Russes ne circulent pas librement car c'est un ancien goulag, ajoute tout un background. Le petit récit de voyage que j'en ai tiré ne me suffisait pas. Je me suis attaché aux gens que j'ai rencontrés.

Il n'y a pas plus pourri. C'est pollué, moche et il fait froid. Mais, au bout d'un moment, le laid de-

vient beau. Ces grands vaisseaux fumants ont un côté « Blade Runner » soviétique. Norilsk donne l'impression d'être restée dans son jus. À terme, cette ville est appelée à disparaître. C'est un vestige sans avenir qui ne vit que sur son passé. Les gens sont émouvants et chaleureux. Ce sont des survivants du goulag et de l'Empire soviétique. Ils n'avaient jamais vu d'étranger. Quand ils m'ont vu débouler, bronzé après un voyage en Colombie, avec mon pote borgne complètement taré et sa gueule de pirate, nous avons été adoptés en quinze secondes. Et nous n'avons plus quitté les bras des Russes.

Quels sentiments vous ont inspiré la ville et ses habitants ?

La ville est hypersurveillée. Les gens font attention. Ils se sentent dans une sorte de prison de glace. Dans les bars, avec la musique, l'alcool, le bruit, ils parlent. Ils ne sont pas du tout dupes de Poutine. Ils aiment leur ville parce qu'ils n'ont pas le choix. Même si

« Il n'y a pas plus pourri. C'est pollué, moche et il fait froid. Mais, au bout d'un moment, le laid devient beau. »

tu viens d'un coin pourri, cela reste ton coin. Ils sont obligés de se contenter d'aimer ce qu'ils ont dans un rapport amour-haine. Ils ont un peu le même sentiment à l'égard de la Russie. Ils savent très bien que Poutine et sa clique la leur font tout le temps à l'envers. Mais c'est comme si se faire taper était normal, que ça n'allait pas les empêcher d'être des hommes.

Pourquoi abordez-vous des thématiques contemporaines liées à l'environnement, aux questions de genre et de sexualité et à la prédation économique ?

Je suis plutôt éco-féministe. La Russie est idéale pour mettre les pieds dans le plat. La vulgate de Poutine est de dire que les Occidentaux sont décadents. Dans son esprit, qui dit décadents dit pédés parce qu'on ne

« Sans la mine, tu n'es plus rien. Il est quasi impossible de trouver un autre boulot. Si tu n'as pas de famille dans le reste de la Russie – qu'ils appellent le continent –, tu ne peux pas partir. »

dit pas homosexuels ou gays en Russie. Ils sont tout de suite stigmatisés. Tout ce qui est féministe est vu comme de la faiblesse. Et, malheureusement, les Russes sont aussi constitués de cela, y compris les gens que j'ai rencontrés. Ici, le suspense repose presque plus sur le couple homo de Gleb et Nikita que sur le meurtre d'un Nenets. On se demande s'ils vont être découverts. Et puis, il y a aussi autre chose. Avec le politiquement correct américain, on parle d'appropriations culturelle, identitaire ou de genre. Je suis en guerre ouverte contre

cela. En tant qu'auteur, mâle blanc, de 50 ans de surcroît, je peux foutre la clé sous la porte. De quel droit pourrais-je parler des Russes, des Nenets, de n'importe quoi en fait ? Si on suit cette logique, je n'aurais pas le droit d'écrire un bouquin LGBT en ne l'étant pas. Ma seule perspective serait d'écrire sur un mec de 53 ans, de 1,67 mètre, né à Montfort-sur-Meu, en Ille-et-Vilaine. C'est une insulte suprême à l'écrivain. J'attends de pied ferme et avec une volée de bois vert les retours de cette frange de la « cancel » culture.



« Norilsk est hypersurveillée. Les gens font attention. Ils se sentent dans une sorte de prison de glace. »

À quel personnage de votre livre vous identifiez-vous ?

À une femme, Dasha. Elle est costumière et danseuse. Elle est l'inverse de ce qu'elle montre et se surexpose, ce qui est très mal vu en Russie. En plus d'être amoureuse d'un homme dont elle ignore l'homosexualité, elle est LGBT sans le savoir. Elle est fan de Bowie, un chanteur bisexuel qui est pour elle un père, un frère – et dont je ne me suis jamais remis de la mort. Elle est un

« Le conglomérat a été bradé à Potanine, un oligarque qui l'a transformé en multinationale. 10 % de la production disparaît. Cela correspond bien à Poutine et sa clique où tout le monde se sert. »

peu pathétique, un peu « brelienne » avec sa manière de se tromper tout le temps. Sa naïveté et sa volonté d'émancipation la rendent différente. Elle essaie de l'assumer sans le revendiquer. Être différent, c'est déjà prendre des risques. Il y a une forme de désespoir poli chez elle. Elle est débordée par elle-même.

Un des personnages est un rescapé de l'Afghanistan. Comment cette guerre continue-t-elle d'imprégner l'âme russe ?

Elle est comme le Vietnam pour les Américains, sauf que les Russes n'ont pas fait de films à la « Rambo » pour se venger. Aux États-Unis, les mecs allaient faire la guerre au Vietnam, mais les soldats américains plus anciens ne commençaient pas par violer, torturer et dépouiller les nouveaux arrivés pour leur apprendre à être des hommes. Il y a une brutalité russe qu'on ne peut nier. Quand tu es le plus grand et le plus fort, et que tu as perdu, tu laisses tes anciens combattants dans un coin. Comme

en plus, c'est une guerre ancienne, c'est un traumatisme dont tout le monde se fout. J'ai bouffé les bouquins de Svetlana Alexievitch. Ces milliers de témoignages sont du pain bénit dont je me suis servi.

Que raconte « Léd » de la rupture et des permanences entre la Russie soviétique et celle de Poutine ?

La dureté du climat rappelle cette chape de plomb écrasant les gens. Ils vivent un peu au ralenti. Internet ne marche pas. Les anciens prisonniers des goulags n'ont pas bougé. Tout tourne autour de la mine. Les habitants sont obligés de faire gaffe. Ils n'aiment pas parler aux journalistes, de peur que leurs propos soient déformés ou qu'on les reconnaisse. Ils ont peur de se faire virer. Sans la mine, tu n'es plus rien. Il est quasi impossible de trouver un autre boulot. Si tu n'as pas de famille dans le reste de la Russie – qu'ils appellent le continent –, tu ne peux pas partir. Avant, le conglomérat était soviétique. Puis, il a été bradé à Potanine, un oligarque qui l'a transformé en multinationale. Mais ça

reste tellement russe. C'est-à-dire que 10 % de la production disparaît. Cela correspond bien à Poutine et sa clique où tout le monde se sert. Les soviets se servaient un peu. Ils avaient une limousine. Là, ceux qui les ont remplacés possèdent toute une ville. C'est du vol organisé, mafieux, étatique. Si le ruissellement ne fonctionne pas ici, là-bas, ça marche !

Le voyage va-t-il rester la matrice de votre œuvre ?

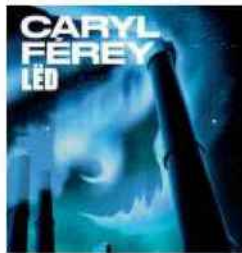
J'espère. D'abord, beaucoup de lecteurs me disent qu'ils sont heureux d'avoir appris des choses sur les pays où je situe mes histoires. Et, sur un plan personnel, j'adore découvrir des sociétés différentes. Le contact que j'ai eu avec les Russes est inoubliable. Je me gâte en allant ailleurs. Si je faisais tous mes bouquins en France avec des problématiques françaises, j'aurais l'impression d'être dans un pré carré, de rester dans ma zone de confort. À l'étranger, tu regardes d'un peu plus loin, donc tu regardes mieux. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MICHAËL MELINARD
michael.melinard@humanite.fr

LËD. COUP DE GRISOU SUR LA SIBÉRIE

Routard un jour, routard toujours. Caryl Férey continue sa passionnante exploration du monde contemporain avec « Lëd ». Finies les contrées néozélandaise (« Haka »), sud-africaine (« Zulu »), chilienne (« Condor »), argentine (« Mapuche ») ou colombienne (« Paz »)... l'auteur voyageur signe un polar sous tension dans les frimas sibériens de Norilsk, une ville minière qui a longtemps abrité un goulag. Dans les puits, désormais aux mains d'oligarques, de nouveaux forçats, qui noient volontiers leur vague à l'âme dans l'alcool, ont remplacé les anciens détenus. La découverte du corps congelé d'un éleveur de rennes sort néanmoins la cité de sa gueule de bois permanente. Le récit particulièrement dense multiplie les personnages et les intrigues. Il découvre un policier consciencieux incorruptible, un couple clandestin de mineurs homosexuels, un adepte de jeux de rôle violents, une médecin légiste en mal de reconnaissance, une costumière fleur bleue, une militante écologiste radicale, un fixeur escroc, un ancien combattant d'Afghanistan, un peuple autochtone nomade et des chasseurs de rennes. À ces protagonistes souvent attachants s'ajoutent une pollution endémique, le sexisme, le racisme et l'homophobie ordinaires. Le talentueux Férey tente le pari osé d'un roman global. C'est une réussite. Mêlant lyrisme et mise en perspective historique, son polar témoigne à la fois d'un attachement à un territoire et à ses habitants et des contradictions d'un pays miné par la corruption. **M. M.**

« LËD », DE CARYL FÉREY. LES ARÈNES, « ÉQUINOX », 526 PAGES, 22,90 EUROS, 17 EUROS EN NUMÉRIQUE.



**Bienvenue dans
le paradis sibérien**

© 2014 ÉDITIONS LES ARÈNES